



La

À Paris, en novembre, Hélène Pedneault rencontrait l'une des femmes de sa vie: la grande écrivaine et délinquante Christiane Rochefort, celle qui, 27 ans après **Le Repos du guerrier**, continue de défendre la terre et ses enfants d'abord.

Christiane Rochefort

vie d'abord

par Hélène Pedneault

Denise Boucher m'avait bien dit que j'allais tomber en amour avec elle quand j'allais la rencontrer. C'est sa grande amie. Eh bien, c'est arrivé. Comment faire autrement ? Dans mon panthéon personnel, celui où je chéris «mes grandes vivantes», Christiane Rochefort occupe une place de choix, avec Barbara, de Beauvoir, Duras et quelques autres. Depuis longtemps. C'est la première femme écrivain par qui j'ai eu le goût d'être influencée. Avant c'était Prévert, Vian, quelques autres, tous masculins. La première femme ce fut elle. Je ne pouvais pas mieux tomber. Je pouvais aussi m'identifier comme délinquante à une autre délinquante pour qui j'avais du respect. Ça aide à se supporter quand, dans les moments de dépression, on souhaiterait presque rentrer dans le rang, ou se faire couper la langue ou se faire poser un commutateur pour éteindre la différence qui finit par faire mal.

Pendant l'entrevue, je ne l'ai pas tutoyée. Même si c'est quelqu'un avec qui j'ai pu être instantanément à l'aise. Pourtant, dans l'entrevue écrite, je la tutoie. Vous verrez. Disons que je le fais rétrospectivement. Je tutoyais spontanément son amie Liliane : «Pourquoi tu tutoies Liliane et pas moi ?» alors je lui fais plaisir maintenant.

Et avec elle, on ne parle que d'une chose, même si on peut parler de n'importe quoi : de l'écriture.

«Il y a des textes de grâce qui me tombent dans la main, souvent le matin à l'heure où je m'éveille. Je mets quelque chose sur papier, et parfois je ne peux plus le changer : c'est un climat, une identification entre les mots, et je sais qu'il y a quelque chose dans ce truc.

«Je crois que c'est du surréalisme, sauf que ce n'est pas un surréalisme du complet hasard. C'est un hasard qui a un sens, c'est un vrai message que je ne sais pas déchiffrer. Le livre que je viens d'écrire, *Le Monde est comme deux chevaux*, a commencé comme ça, d'ailleurs ; après, j'ai creusé et d'autres textes sont venus dans le même climat.»

HP : *Dirais-tu que ça vient directement de l'inconscient ?*

CR : Moi, je mêle inconscient et subconscient. Je ne crois pas à l'inconscient. Je crois que tout est emmagasiné dans le cerveau, et qu'il se passe alors un trafic de synthèses, non contrôlé par le discours, par le mental. Tout communique quand on a des synapses en bon état. Le cerveau est un super ordinateur, vivant en plus, ce qui n'est pas rien. Mais c'est peut-être parce que j'ai beaucoup travaillé l'écriture que ça sort comme ça maintenant. Ça ne vient pas tout seul.

HP : *Ces textes qui sortent brusquement te font-ils peur parfois ?*

CR : Oui, ça m'arrive. Quelle bonne question !

HP : *Ça m'arrive à moi aussi...*

CR : Voilà pour quoi il faut que ce soit des écrivains qui interviewent des écrivains ! Il y a un passage dans mon dernier livre qui est arrivé comme ça et que j'ai refusé : c'est celui de la torture, du type au fond de sa prison. Et j'ai aussi écrit un poème, l'hymne des tortionnaires : celui-là je l'ai caché, c'était épouvantable. Il ne faut pas se poser de questions quand un truc comme ça sort de soi. J'aurais pu me dire : ma fille, où as-tu pris ça ? Ce que je ressentais, c'était l'horreur à 100 %. Un psychanalyste m'aurait dit :

«Et alors, ma petite tortionnaire, cachée dans un coin...» Moi, je sais que je n'en suis pas une, mais c'est quand même dur.

HP : *Est-ce que la morale intervient parfois ?*

CR : Il ne faut pas, c'est interdit, parce que la morale fait partie du discours. S'il y en a une, elle sort toute seule au niveau de la sensation. Il y en a sûrement une dans ce dernier livre où il y a des hymnes à la terre, à la planète. On peut appeler ça de la morale, en fait c'est de l'amour : mais il y a une sorte de morale étant donné que la terre est agressée. Il y a une morale quand on répond à l'agression, quand on résiste. Et cela fait partie de moi. Mais ce n'est pas la morale ordinaire qui empêche de dire des choses dégoûtantes ou des mots épouvantables. Je n'en veux pas de celle-là.

Vous voyez comment elle est ? Elle vient de publier, en octobre, *Le Monde est comme deux chevaux*, chez Grasset. Pour moi, ce livre est une splendeur, le plus beau peut-être, le plus audacieux dans sa forme. On le lit. On va le relire. Et même si on ne sait pas si c'est un essai poétique, un roman ou un conte, c'est indéniablement un livre de Christiane Rochefort. Entre mille, on le reconnaîtrait comme venant de sa main, de son cœur, de son cerveau, tous trois fusionnés.

Ce livre est un cri en même temps qu'un silence. Il dit non à la violence, à l'imbécillité, à l'agression, à l'horreur. Il dit oui au peuple qui cherche, aux vols de martinets, à l'amour. «On n'est pas organisés, on est organiques.» Mais ce livre dit tellement de choses qu'il se fait trahir à tout coup s'il

*"Quel type de femme et d'homme Rochefort met-elle en scène?
Des mutants. Voilà des gens qui refusent les conduites adultes,
la tranquillité, la mesure, les sentiments tièdes,
pour s'engager dans un combat, une passion dévorante."*

GÉRALD-HUMBERT GOURY,
Magazine littéraire, avril 1976.

n'est pas lu. Les têtes de chapitres, à elles seules, parlent fort : *Exercices pour ne pas espérer, Chant de l'exil at home, Eux aussi ça ne va pas, Lamentation de classes, Lamentation culturelle : je veux faire partie, Un jour on ne sera plus nécessaires...*

À Paris, l'automne dernier, la critique faisait silence. Au Québec, rien. Dans la majorité des librairies, il ne paraît même pas dans les étalages habituels de nouveautés. C'est pourtant une auteure qui vend. *Le Repos du guerrier* à plus d'un million d'exemplaires, d'autres titres à plus de 200 000 copies. Alors, que se passe-t-il ? Peut-être la même chose que pour bien des écrivain-e-s : c'est souvent leur meilleur livre qui passe inaperçu.

HP : Comment qualifierais-tu ton dernier livre ?

CR : C'est Denise Boucher qui a trouvé la meilleure façon de l'exprimer. Elle m'a dit : «Ce livre est un livre de la défaite, mais tu défais la défaite.» C'est extraordinaire. Au moins voilà quelqu'un qui me rend mon livre. Quant à lui mettre une étiquette, c'est difficile. Moi, je considère avoir fait un roman ou un conte : pas un conte oriental, mais un conte occidental. Pas à tiroirs, mais à approches concentriques. Un conte en spirale. Pour moi c'est la suite de mon livre *Archaos*.¹

Je sais que c'est un livre difficile, qu'il faut se reposer pour le lire, et je l'ai donc envoyé à des gens qui ont le temps de lire. J'ai des retours déjà, des retours «compris», alors le livre recommence à être lui-même. Il se reconstruit, il ressuscite quand les retours sont bons.

C'est ça l'amour

«Les martinets arrivent tous à la même heure pour la migration, et s'en vont tous en même temps le même jour. Ça me procure une émotion infinie, énorme. C'est ça l'amour, cette fusion. C'est être parmi. C'est ça l'amour, plus que les avatars de la passion qui vient, qui va, et dont on ne sait pas quoi faire, dont on ne sait pas se servir.

«J'admire le sérieux, la rigueur, l'héroïsme des oies, des outardes, de tous ces oiseaux migrateurs et non migrateurs. Je reconnais que nous ne l'avons pas : nous sommes extrêmement pervertis, nous ne savons pas ce que nous devons manger, où il nous faut aller, quand. Nous ne faisons pas notre devoir animal, nous l'avons perdu, oublié.»



HP : Se peut-il qu'on dise que tu as écrit un manifeste écologique ?

CR : On verra. Oui, peut-être. Mais s'il est un manifeste écologique, c'est en plus. Je dis que c'est un exercice d'écriture, mais en fait je ne conçois pas le formel sans quelque chose dedans. Les nouveaux formalistes – les fameux «modernes» – qui essaient d'imposer une forme de discours à la création, sont des menteurs. Ils ne peuvent pas nier qu'ils ont un message à sortir, ne serait-ce que celui de leur impuissance. L'art est le seul truc qui parle au subconscient, à l'émotion et à l'âme des autres. Si les choses n'étaient qu'un discours, elles ne seraient pas, c'est simple.

HP : Dans un très beau passage, tu fais un lien entre la peine d'amour et la peine d'amitié. C'est presque inédit comme thème, sauf Denise Boucher qui en a parlé dans une chanson.

CR : Qui n'a pas été bouleversé par une histoire d'amitié terminée ?

HP : L'amitié est très importante pour toi ?

CR : L'amour aussi, d'ailleurs. Je trouve que les premiers temps de l'amour sont assez justes, il y a participation. Je parle d'un amour qui ne serait pas la rencontre de deux absences, ou ce quelque chose de très aliéné qu'on nous apprend à vivre. Mais le coup de foudre et la passion sont parfois des illuminations. Sauf qu'on ne sait pas quoi faire avec et qu'on finit par le perdre, l'amour. En amitié, on est sûrs qu'on a quelque chose à faire ensemble, et ce n'est pas le sexe.

HP : Y aurait-il plus de gratuité dans l'amitié ?

CR : Non, je ne pense pas. La sexualité y est, mais sous une autre forme. La sexualité n'est pas la génitalité, on confond souvent. Le sexe est partout. Quand je suis au milieu d'un vol de martinets par exemple, j'éprouve une sensation physique et sensuelle : pas génitale, mais sensuelle.

HP : Dans *Le Monde*..., il y a deux personnages non identifiés, un Il et un Elle...

CR : Ils ne sont pas très équivalents. Le Il est un peu occulté parce que c'est un Blanc, adulte et mâle, qui appartient plus au rang des oppresseurs. Alors il trouve plus difficilement sa place. Il est assez affligé. Elle, par contre, arrive à se renforcer, à s'appartenir, plus facilement que lui.

HP : Ce livre semble t'avoir beaucoup nourri comme écrivaine ?

CR : Je crois qu'il m'a fait avancer en écriture. Je sais travailler maintenant. Avant, j'écrivais dans un système spontané de nombreux niveaux – sans m'en apercevoir – et maintenant j'ai appris la fouille archéologique. J'ai mis du temps à arriver à mon écriture à moi, et j'ai moins de doutes après ce livre. Je voudrais en faire encore des livres comme ça.

HP : J'ai lu une entrevue avec toi dans *Le Monde*, qui titrait : Le désespoir de Christiane Rochefort pour qualifier ton dernier livre. *Est-ce du désespoir ou de l'exaspération ?*

CR : Il y a de l'exaspération, mais j'ai bien dit le mot désespoir. Mais attention ! C'est *dé-espérer*, c'est-à-dire le non-espérer. Ce n'est pas le désespoir où on ne croit plus à rien, où on veut tout laisser tomber et mourir. Je propose là-dedans un travail d'ascèse que j'ai essayé de faire moi-même.

Le prophète Amos dit : «Tuez l'espoir, l'espoir est un piège, c'est comme ça qu'ils vont vous attraper.» C'est avec l'espoir qu'on nous attrape. Alors il faut faire des exercices pour ne plus espérer. Mais ne plus espérer, ce n'est pas être désespéré : c'est ne plus avoir devant soi cette espèce de leurre, d'illusion qu'est l'espoir, et qui nous empêche d'être dans le présent.

HP : Peut-on faire un lien avec les relations amoureuses où on dit qu'il vaut mieux ne pas avoir d'attentes ?

CR : Oui, c'est semblable. Mais personne n'y arrive vraiment. J'ai essayé de vivre des histoires où on ne sait même pas si on va aimer encore le lendemain matin. C'est épatant quand on y arrive, mais il n'y a rien à faire, à un moment l'espoir nous rattrape.

HP : C'est la même chose pour la situation mondiale...

CR : Oui... mais en général je suis plongée dans une sorte d'espérance, c'est plus fort que moi, tout ce livre en est la preuve,

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

d'ailleurs. J'y ai échappé quelques instants quand je faisais mes exercices pour ne pas espérer. Qu'est-ce qu'on fait quand on n'espère plus ? Qu'est-ce qu'il nous reste ? On continue quand même. Pourquoi ? Parce c'est notre nature : sans espérer, on fait pareil, c'est-à-dire qu'on résiste. Mais le mot «résiste» contient forcément de l'espérance. Alors il faut dire simplement : on continue.

Lorsqu'on a pris conscience que l'espoir est un piège, une espèce de décanation se fait, et on arrive à l'idée d'être vraiment forte soi-même et c'est tout. Chacun dans son coin, chacun pour soi, mais pas au sens individualiste, au sens de «chacun en soi» plus exactement. Comme ça, si on se rencontre, on se reconnaît parce qu'il y a des signes de parenté... Les parents d'âme, ce sont ceux-là que j'appelle le peuple ou la tribu dans mon livre.

HP : Dans cet esprit de ne plus espérer, t'arrive-t-il parfois de penser d'arrêter d'écrire ?

CR : Ah jamais !... C'est dans ma nature, c'est comme ça, et puis merde et puis diable !...

HP : Est-ce une question de vie ou de survie ?

CR : De vie. Je ne me pose pas la question, je le fais.

HP : Ton livre a aussi un cœur où tu utilises une information réelle – celle que tout le monde entend à la télé, à la radio, ou lit dans les journaux – que tu travailles en lui faisant dire ce qu'elle dit vraiment...

CR : En lui faisant cracher ce qu'elle a à dire, ce qui est le contraire de la déformation. Ce qui est devenu important, ce n'est pas l'information elle-même – parce que les meurtres, les crimes, les horreurs, on marche

dedans, on a du sang jusqu'au nez – mais c'est la façon dont on nous la donne, de telle sorte et en si grand nombre que l'horreur en est effacée. Et pour lui rendre son horreur, il fallait la pervertir, la subvertir plus exactement, par le double sens, le sarcasme, l'ironie.

Par exemple, je dis, au sujet du Boeing de la Korean Airlines abattu par les Soviétiques : «269 espions secrets même pour eux-mêmes trouvent la mort au cours d'un safari-photos.» Il fallait que je rentre dans l'horreur pour le faire. C'était dur, pénible ; certaines nouvelles m'ont coûté plusieurs jours de réflexion. J'ai encore lu récemment dans le journal : «Au mois de septembre, il n'y a eu que 100 morts au Liban.» Pas mal, non ? Je l'ai appelée *Septembre rose*...

HP : Ton livre est un hommage à la vie, en fait ?

CR : Oui. J'aime ça la vie, moi. Pas toi ?

Quand j'ai lu son avant-dernier livre, *Quand tu vas chez les femmes*, j'ai été obligée de me dire : elle doit avoir de très bonnes raisons pour avoir écrit ça. Je lui ai fait confiance. Mais n'empêche : pourquoi a-t-elle écrit cette sordide histoire de sadomasochisme ? Qu'avait-elle en tête ? Les réactions ont été violentes. Un critique français a proclamé bien haut que ce livre justifiait le rétablissement de la censure. Rien de moins. Et pourtant, c'était un libre penseur.

Je n'aime pas demander de justifications à qui que ce soit. Alors je l'ai questionnée sur ses motifs.

“Si les chenilles avaient des analystes, elles ne deviendraient jamais des papillons.”

CHRISTIANE ROCHEFORT:
Les Enfants d'abord

HP : Quand tu vas chez les femmes a choqué beaucoup de gens. Plusieurs n'ont même pas pu en terminer la lecture. As-tu compris toi-même pourquoi tu l'avais écrit ?

CR : Non. Je me suis réveillée un matin avec un ethnologue qui revenait d'Amazonie, en situation d'échec, et une fille rue Saint-Denis² qui avait un fouet. Et ça a continué, à ma grande surprise. Ça me gênait. Ça ne me ressemblait pas du tout. Je déteste les rapports dominé/dominant, et je me souviens d'avoir rompu avec un homme qui m'avait dit : «Tu peux mettre des limites tant que tu veux, mais il n'y a pas autre chose dans la vie que les rapports dominé/dominant. C'est la vie.»

Je n'ai pas choisi ce sujet, il m'a choisie. C'est un truc que je regrette, et tout le temps que j'ai passé dans ce livre, je n'avais qu'une envie : qu'il soit fini. Mais il y avait une nécessité que je le finisse. Une fois fini, je me suis aperçu que c'était un exercice de style, et qu'il y avait tellement de degrés dans ce livre qu'on ne pouvait même plus les compter. Lorsqu'un jeune militant homosexuel prépare une manifestation de pervers, il est difficile de compter les degrés... Le droit des sadiques à exercer leur sadisme, qu'est-ce que c'est ?

HP : Il y avait, dans ce livre aussi, des liens avec l'information...



CR : Oui. Par exemple, cette réunion à New York de femmes sado et maso, où les sados sont venues revendiquer leur droit au sadisme et les masos, leur bonheur d'être masochistes. J'y assistais avec des gens et nous en sommes sortis avec un grand malaise. Il y avait des cris dans la salle, du genre «SS Nazis». C'était une mode à New York.

Au même moment, il y avait une imitation des camps de concentration en Angleterre : il fallait payer pour se faire taper dessus, et très cher. Puis des camps en Amérique où des soldats venaient exprès subir des brimades. En France, les innombrables disciples de Bataille prétendaient qu'on était des arriérés sexuels si on n'était pas aussi des disciples de Bataille. Diverses choses comme ça traînaient partout et je me posais des questions. Sans trouver de réponse, parce que c'est un truc énorme.

Dans mon livre, je crois avoir surtout visé la mode de ça. Pas le sadomasochisme lui-même, mais son spectacle. Eros et Thanatos, je n'y crois pas, mais je reconnais que pour certaines personnes, c'est réel.

HP : Alors ce livre est un pied-de-nez ?

CR : Oui. Carrément une farce. Toutes les partouzes finissent en tartes à la crème !... On aurait dû s'en apercevoir quand même, ce n'est pas normal ! Ceux et celles qui ont encaissé le début, avec le type à quatre pattes et la fille au fouet, et qui ont pu continuer, se sont marrés.

HP : Tu aurais pu ne pas le publier ?

CR : Ça s'est fait presque naturellement. Peut-être parce qu'il se justifiait du point de vue de l'écriture. Quant au contenu, il posait des questions, mais ne les résolvait pas.

HP : Avais-tu peur de la réaction des gens ?

CR : Oui, je savais que je risquais un malentendu considérable avec mes braves lecteurs et lectrices, et en particulier les écolos. Je trouvais que c'était un sale coup à leur faire, ils n'allaient pas entrer là-dedans.

HP : Considères-tu les avoir perdus ?

CR : Normalement, s'ils n'ont pas perdu courage, ils devraient se trouver parfaitement bien avec celui-ci. Ils vont me reconnaître et ils sauront que j'ai fait un «coup» avec le livre précédent, une parenthèse.

En 1958, son premier titre, *Le Repos du guerrier*, est à la fois un scandale et un très gros succès. «Ce qui est important dans ce livre, ce n'est pas le sexe, c'est l'épreuve par laquelle on doit passer pour comprendre quelque chose. La véritable adaptation cinématographique de ce livre n'est pas le film qui porte ce nom, c'est *Théorème* de Pasolini. C'est le même sujet : le sexe comme voie de modification, comme chemin de compréhension.³»

Madame Duras

Début novembre 1984 : c'est la saison des prix littéraires parisiens. Et il y a Duras en nomination, enfin.

«Je voudrais bien qu'elle ait un de ces prix, mais je préférerais qu'elle ait le Fémina, parce que le Goncourt est devenu tellement n'importe quoi qu'il n'a plus d'odeur. Le jury qui va donner le prix à Duras à l'unanimité retrouvera son honneur. Marguerite n'a pas besoin d'un jury pour retrouver son honneur puisqu'elle ne l'a jamais perdu.»

En 1961, *Les Petits Enfants du siècle* s'attaque à l'urbanisme, aux grands ensembles, à la famille, à «la violence de l'architecture qui impose un mode de vie et de pensée».

En 1963, *Les Stances à Sophie* s'en prend au mariage. En 1966, *Une Rose pour Morrison* préfigure les événements de mai 68. En 1969, *Printemps au parking* met en scène une relation trouble et profonde entre deux hommes.

En 1976, son essai *Les Enfants d'abord* survient comme une bombe. Au plus fort du féminisme, elle n'écrit pas sur les femmes mais sur les enfants. «Les femmes et les non-Blancs ayant crié assez fort, on leur a finalement consenti le statut d'opprimés. Mais on ne pense pas encore aux enfants, car ils se taisent. De tous les opprimés doués de parole, les enfants sont muets.»

En 1970, elle avait été du commando des féministes qui avaient déposé une couronne

PORTER LES COULEURS DE REMUE-MÉNAGE C'EST PORTER PLUS LOIN LA PAROLE DES FEMMES!

campagne de financement



Coton ouaté de qualité (50% coton, 50% polyester). Disponible en noir (imprimé blanc) et en blanc (imprimé bourgogne) en petit, médium, large, extra large.

COMMANDES POSTALES: chèque, mandat, Visa, Mastercard (inscrire le numéro de carte et la date d'expiration)

PRIX: 15\$ + 1\$ de frais postaux

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl.
H2T 2E1 (514) 845-7850

à la femme du soldat inconnu. Elle a milité pendant deux ans puis s'est fatiguée. Elle n'est pas faite pour le militantisme, mais ses amies d'aujourd'hui sont les mêmes avec lesquelles elle avait organisé cette première manifestation, depuis passée à l'histoire du mouvement des femmes.

On la retrouve souvent à l'origine de quelque chose, attaquant des sujets auxquels personne n'avait réfléchi, quelques années avant tout le monde. Cette femme menue à la voix douce, aux yeux crasses et au sourire moqueur à plein temps, aime la délinquance et l'audace et, plus que tout, la vie.

HP : Tu as toujours été dans l'audace...

CR : Oui, mais sans m'en apercevoir vraiment. Dans chacun de mes livres, j'ai pris le contre-pied d'un certain nombre de choses bien précises, mais pas de tout : pas de la nature, pas des êtres véritables.

HP : Et ce goût de la contestation, il te vient d'où ?

CR : Je réfléchis à ça pour la première fois, mais c'est peut-être de l'instinct de conservation, de la légitime défense. La légitime défense aiguise le regard : je me souviens, petite, je voyais une part de leur réalité derrière les masques des grandes personnes. Je défendais ma peau. Ça doit venir de là...

HP : C'est ce que tu fais encore ?

CR : Oui. Je défends la peau de la terre et tout ce qu'il y a dessus, excepté les humains. Parce que ceux-là, tant pis pour eux...

Photo - Hélène Pedneault

Bibliographie de Christiane Rochefort

1958 : *Le Repos du guerrier*, roman, Livre de poche.

1961 : *Les Petits Enfants du siècle*, roman, Livre de poche.

1963 : *Les Stances à Sophie*, roman, Livre de poche.

1966 : *Une Rose pour Morrison*, roman, Livre de poche.

1969 : *Printemps au parking*, roman, Livre de poche.

1970 : *C'est bizarre l'écriture*, récit, Éd. Grasset. (Paru au Québec sous le titre *Le Journal du printemps*. Éd. l'Étincelle, 1977)

1973 : *Archaos ou le jardin étincelant*, roman, Livre de poche.

1975 : *Encore heureux qu'on va vers l'été*, roman, Livre de poche.

1976 : *Les Enfants d'abord*, essai, Éd. Grasset ; avril : numéro spécial du *Magazine littéraire*.

1982 : *Quand tu vas chez les femmes*, roman, Livre de poche.

1984 : *Le Monde est comme deux chevaux*, conte, Éd. Grasset, coll. La part obscure.

HP : Vous êtes quelques-unes en ce moment, en écriture, à ne pas tenir le langage qu'il faut...

CR : Oui, il y a quelques femmes branchées ces temps-ci : Catherine Rihoit, Annie Ernaux ; Marguerite Duras et Nathalie Sarraute dans les plus âgées. Une forme de vie a l'air d'appartenir plus aux femmes. Certains garçons commencent à s'y mettre : Benoziglio, quelques Italiens... Cette liaison de l'âme, de la forme et de la chose restée vivante à travers toutes les transpositions de l'art semble être tombée entre les mains des femmes, en ce moment.

HP : As-tu atteint ce que tu voulais atteindre au moment où tu as commencé à écrire ?

CR : Non, pas encore. Je crois que, dans la vie, on n'atteint que des fragments, pas l'ensemble. Dans les trois dernières pages d'*Archaos*, j'ai un bon fragment de ce que je voulais atteindre. Il y a, de temps en temps, des passages comme ça. Mais dans *Archaos*, il y en a peut-être un peu plus. Je suis contente de l'avoir mis au jour et d'avoir pratiqué une nouvelle recherche à l'intérieur de l'écriture.

HP : De toutes ces années d'écriture, est-ce le plaisir qui te reste le plus fort, ou est-ce la fameuse angoisse de la page blanche dont bien des écrivains se plaignent ?

CR : Qui se plaint de ça ? Moi je suis dans le plaisir. C'est la joie, la jubilation dans certains cas, quand tout va bien.

HP : Quelle différence fais-tu entre le plaisir et la joie ?

CR : C'est le degré d'amplitude ou de

profondeur qui fait la différence. Je me souviens d'avoir littéralement joui en écrivant. Du côté de la poitrine, il y a un plexus : l'âme doit être là, j'imagine. En tout cas, on aurait bien dit que je la sentais, cette âme, pendant que j'écrivais les dernières pages d'*Archaos*. J'étais complètement dilatée. Il y avait une adéquation complète entre moi et ce qui se mettait sur le papier, c'était extraordinaire et je n'ai jamais oublié cette sensation.

Je ne pouvais pas redescendre mais je ne pouvais pas empêcher que mon livre soit fini. «J'aime ton âme immortelle» : je ne pouvais pas aller plus loin. C'était la surprise complète.

HP : Et le prochain livre, c'est quoi ?

CR : Comment le saurais-je ? J'ai le nez en l'air, la main tendue, j'attends qu'il pleuve, mais en essayant de me mettre dans l'état. Tiens, il faudrait faire ce portrait de l'écrivain – ce serait drôle – le nez en l'air, la tête ouverte et les mains tendues. Là, comme une éponge immergée...

Vous voyez ? Elle est comme ça, Christiane Rochefort. ✕

1/ *Archaos ou le jardin étincelant*, paru en 1973, est épuisé pour l'instant mais en voie de réédition en livre de poche. Christiane Rochefort préfère cette dernière version, revue et corrigée, à l'édition originale chez Grasset.

2/ Rue de Paris où il y a beaucoup de prostituées... et de clients.

3/ Toutes les citations entre guillemets sont tirées du *Magazine littéraire* d'avril 1976.

